



LES AMOURS D'ANAÏS

Un film de Charline Bourgeois-Tacquet

Avec Anaïs Demoustier, Valeria Bruni Tedeschi, Denis Podalydès

Durée : 98 min

Sortie : 15 septembre 2021

Download photos / Press server: www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/1207

Relations média
Eric Bouzigon
079 320 63 82
eric@filmsuite.net

DISTRIBUTION
FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102 • 8004 Zürich
Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

LOGLINE

Une Anaïs Demoustier spectaculairement incandescente dans une comédie romantique surprenante consacrée aux aléas de l'amour.

SYNOPSIS

Anaïs ne sait pas s'engager. Elle quitte son copain, s'apprête à abandonner sa carrière et n'a plus de quoi payer son loyer. Éternelle optimiste, elle improvise sa vie au jour le jour. Dans une soirée, elle rencontre Daniel, un éditeur qui tombe amoureux d'elle. Mais Anaïs n'a d'yeux que pour son épouse, Émilie, célèbre romancière. Une Anaïs Demoustier spectaculairement incandescente dans une comédie romantique surprenante sur les aléas de l'amour.



ENTRETIEN AVEC CHARLINE BOURGEOIS-TACQUET

Qui êtes-vous Charline Bourgeois-Tacquet ?

Question impossible ! Je suis née il y a trente-cinq ans dans une petite ville au bord de la mer. Mais pour ce qui nous intéresse, le moment crucial c'est ma découverte à quatorze ans d'Isabelle Huppert au théâtre, dans Médée. Une déflagration. Je me suis dit que c'était ça que je voulais faire moi aussi, être actrice, et je me suis mise à regarder tous les films dans lesquels elle avait joué. C'est un peu comme ça que je suis devenue cinéphile. En arrivant à Paris, j'ai voulu tout faire en même temps : j'étais en hypokhâgne, puis en khâgne, je prenais des cours de théâtre... Comme j'adorais vraiment la littérature, j'ai poursuivi mes études à la Sorbonne où j'ai fait un mémoire sur les réécritures de Racine par Duras. Ensuite et un peu par hasard, j'ai travaillé dans l'édition, chez Grasset. Mais vers vingt-cinq ou vingt-six ans j'ai compris que pour le cinéma, il commençait à y avoir urgence, et j'ai tout quitté du jour au lendemain. Je me suis mise à écrire des scénarios de courts métrages dans mon coin, jusqu'au jour où l'on m'a adressée au producteur Philippe Carcassonne qui les a trouvés bons et m'a conseillé de les réaliser moi-même. Voilà... J'ai donc commencé par des films autoproduits, très artisanaux, dans lesquels je jouais, et cela m'a beaucoup appris.

Vous tournez donc Joujou, une fantaisie autoproduite, puis Pauline asservie, un court métrage qui sera présenté en 2018 à la Semaine de la critique du festival de Cannes, où il remporte un vif succès. Les Amours d'Anaïs, c'est la suite de Pauline ?

Disons que cette Anaïs pourrait être une cousine de Pauline... Le lien entre les deux personnages vient aussi du fait qu'ils sont interprétés par la même actrice, Anaïs Demoustier. En vérité, Anaïs (la vraie) et moi Enous étions tellement amusées avec Pauline que nous avons eu envie de poursuivre notre collaboration, et j'ai écrit le scénario des Amours en pensant constamment à elle. Mais le personnage d'Anaïs (la fictive) est moins totalement comique que celui de Pauline. Certes, elle parle beaucoup, et vite, sans toujours faire cas de son interlocuteur ou des questions qu'on lui pose : j'ai travaillé les excès du personnage, poussé les curseurs, ce qui est clairement un trait de comédie. Mais Anaïs a une profondeur que Pauline n'avait pas.

Comment définiriez-vous le caractère de votre Anaïs ?

C'est une jeune femme qui suit ses pulsions et ses impulsions. Elle vit dans le présent, sans se poser de questions, sans se projeter. On pourrait croire que cela fait d'elle une égoïste, mais selon moi c'est simplement une fille qui a une forte conscience de la fragilité de la vie, et qui a décidé de saisir toutes les occasions d'être heureuse. J'aime sa vitalité, sa hardiesse. La clé du personnage, c'est sa capacité à suivre son désir. C'est aussi une jeune femme qui s'agite, un personnage en perpétuel mouvement. Son amoureux Raoul la traite de « bulldozer » et c'est vrai que son côté « battante » peut avoir quelque chose de violent pour son entourage. Mais qu'il s'agisse de son avortement ou de la maladie de sa mère, elle ne s'apitoie pas davantage sur son sort que sur celui des autres. Elle va de l'avant, sans jamais s'arrêter, car c'est sa manière de survivre, de faire face à l'adversité. Si elle prenait le temps de réfléchir, d'observer ce qui lui arrive, elle s'effondrerait.

Anaïs a trente ans : le plus bel âge de la vie ?

Je ne dirais pas cela ! La trentaine est un âge très angoissant. Vous vous trouvez soudain à une sorte de carrefour des possibles, et vous n'avez pas intérêt à rater le virage... C'est le

moment où il faut faire tous les choix décisifs : quel métier ? quelle vie amoureuse, voire conjugale ? avec ou sans enfant ? Si vous êtes une femme, vous avez dix ans pour tout construire en même temps, car après c'est trop tard... J'ai beaucoup de mal avec la figure un peu héroïsée de la femme « moderne » qui s'accomplirait dans un métier valorisant, avec un compagnon idéal et des enfants formidables. Franchement, ça me paraît invraisemblable, et complètement inatteignable. A l'opposé de ça, j'ai voulu faire le portrait d'une jeune femme complexe, prise dans les difficultés matérielles et existentielles propres à son âge et à son temps. D'une jeune femme qui (se) cherche.

Pourquoi porte-t-elle ce prénom ?

Pour deux raisons. La première, c'est que je voulais un prénom qui ne soit pas marqué socialement. J'avais fait une liste de trois, parmi lesquels Anaïs. Lorsque j'ai su que le rôle serait pour Anaïs Demoustier, je n'ai plus hésité une seconde. On en arrive à la deuxième raison : j'aime le brouillage du réel et de la fiction. Ce personnage s'appelle Anaïs comme il aurait pu s'appeler Charline. C'est elle sans être elle, c'est moi sans être moi, mais c'est indubitablement (et entre autres) un mélange d'elle et de moi !

Le mouvement est au cœur de votre mise en scène ?

Absolument. La plupart des indications de jeu que je donne aux actrices et aux acteurs sont des indications de déplacement et de rythme. Je fais beaucoup de plans-séquences, qui reposent toujours sur une chorégraphie très précise. C'est assez technique pour les acteurs, mais le but évidemment est que cela ne se sente pas du tout à l'image, et que tout semble d'une grande fluidité. Avec mon chef opérateur Noé Bach nous avons, pour ce film comme pour Pauline asservie, une grande référence : le travail d'Éric Gautier sur les premiers films d'Arnaud Desplechin, Olivier Assayas, Patrice Chéreau. C'est-à-dire de l'énergie, de la vitesse et du mouvement. Grâce au plan-séquence, la vie, l'énergie, ne sont pas tellement recréées après-coup, au montage : elles viennent des dialogues, du jeu, des déplacements – donc de l'intérieur des scènes. Un mot sur les dialogues justement. On dit souvent qu'au cinéma tout doit être exprimé par les seules images, mais je ne suis pas d'accord avec ça. Je pense que les dialogues peuvent tout à fait « commander » un film, lui donner son identité propre et guider sa mise en scène. Ainsi, la tendance d'Anaïs à la logorrhée donne d'emblée au film son côté tourbillonnant. La mise en scène s'appuie sur l'énergie de la langue et sur les déplacements de l'actrice, physiquement liés, pour moi, à sa parole. L'énergie de la parole, c'est aussi une énergie des corps.

Le rythme du montage est très endiablé...

Je déteste m'ennuyer au cinéma, et par conséquent j'ai la hantise d'ennuyer mes spectateurs. Avec ma monteuse, Chantal Hymans, on a mis au rebut beaucoup de scènes qui ralentissaient l'action. Dès le premier visionnage, on a coupé vingt minutes de film ! Je voulais que ça fonce. Ma référence absolue en la matière c'est Jean- Paul Rappeneau et notamment Le Sauvage. Il y a dans ce film une vivacité qui m'enchante. Plus ou moins consciemment, j'ai mis mes pas dans ses traces.

La filiation avec Rappeneau est frappante, oui. Et si je vous parle de Rohmer ?

Lorsque j'ai appelé mon court métrage « Pauline asservie » (même prénom et même nombre de syllabes que dans « Pauline à la plage ») c'était un clin d'œil à Rohmer, évidemment. Ma nuit chez Maud est un de mes films préférés au monde. Je me reconnais dans le rapport que

Rohmer entretient à la langue et à la littérature. Et aussi dans l'importance qu'il accorde à l'amour, au désir, dans l'attention avec laquelle il observe le jeu des sentiments. Marivaux est notre parrain ! Mais je ne crois pas que Les Amours d'Anaïs soit un film rohmérien. En vérité, les films auxquels j'ai le plus pensé, ou même que j'ai revus pendant l'écriture du scénario sont César et Rosalie de Sautet, Loulou de Pialat, Comment je me suis disputé de Desplechin, Un château en Italie de Valeria Bruni Tedeschi et Manhattan de Woody Allen.

Vous parliez il y a un instant des corps : revenons peut-être au désir, et à la sensualité qui irrigue le film.

Le désir, c'est le grand sujet du film. Je veux parler du désir au sens large, bien sûr. De ce qui d'une manière générale nous met en mouvement, nous déplace, nous projette vers l'autre et vers le monde. Lorsqu'Anaïs commence à s'intéresser à Émilie (jouée par Valeria Bruni Tedeschi), elle ne sait pas elle-même ce qui la pousse vers cette femme. C'est une curiosité, une attirance un peu aveugle, une envie de s'approcher d'elle, une intuition aussi. L'intuition qu'elles ont des choses à vivre ensemble. J'avais envie d'explorer cette force un peu magique du désir, impérieux et mystérieux, qui nous fait avancer vent debout, malgré les obstacles. Il se trouve qu'au bout d'un moment, les choses se précisent, et qu'apparaît entre Anaïs et Émilie un désir érotique, un désir charnel imprévu et bouleversant. Alors oui, la sensualité, bien sûr... Par rapport à Pauline asservie, c'était une chose nouvelle que j'avais envie d'explorer. Une chose extrêmement cinématographique : la lente et irrésistible attraction des corps.

Des corps mais pas dans n'importe quels décors... La nature a une place centrale dans votre film.

Il était très important pour moi de tourner ce film en grande partie dans la nature (dans la campagne verdoyante, au bord de la mer), et dans la lumière naturelle de l'été. La sensualité et l'érotisme passent aussi par là. Plus on avance dans le film, plus les espaces deviennent sauvages, et plus ils s'ouvrent : on part de Paris, puis on arrive dans ce château breton en pleine campagne, et enfin on se retrouve face à l'océan. Sans verser dans un symbolisme simpliste, il y a comme une trajectoire vers la liberté. Il y a aussi une sorte d'apaisement venu du paysage. J'aime me rappeler que les arbres, l'océan, les éléments nous survivront. C'est vertigineux et rassurant. Et dans le film, cette paix de la nature est comme un contrepoint aux tourments et aux agitations d'Anaïs.

Comment avez-vous choisi vos actrices et acteurs ?

Pour Anaïs, vous l'avez compris, c'était Anaïs Demoustier ou rien, et l'affaire était entendue depuis le court métrage. Ensuite, il me fallait pour jouer le personnage d'Émilie une actrice d'une cinquantaine d'années, à la fois belle, sensuelle, et pouvant être crédible en intellectuelle, en écrivaine. Je n'ai pas eu besoin de réfléchir longtemps pour penser à Valeria Bruni Tedeschi. Je lui ai fait passer le scénario par l'intermédiaire de son agent, elle l'a lu, et m'a laissé un message qui ne permettait pas du tout de deviner si elle avait aimé le projet ou non. Quand je l'ai rappelée, elle m'a parlé de ses impressions, elle disait énormément de bien du personnage, du scénario, de l'histoire et des dialogues... mais elle ne me disait pas si elle acceptait ! J'ai fini par lui poser la question, elle m'a dit « mais oui bien sûr », et j'ai failli m'évanouir de joie. Le duo avec Anaïs Demoustier est devenu un miracle de complémentarité : Anaïs, virtuose, très précise, avec un sens inné du rythme et de l'espace, et Valeria davantage dans un abandon, capable de vous transpercer d'un seul regard, exprimant avec magnificence un mélange de fragilité et de puissance – autant dire le summum de la sensualité.

On ne l'a jamais vue comme ça, Valeria Bruni Tedeschi.

C'est le plus beau compliment que vous puissiez me faire. Car je me suis battue pour arriver à ce résultat. C'était un vrai défi. Valeria a tendance à être frustrée de ne pas faire rire, de ne pas amuser la galerie, alors dans les premiers jours de tournage j'avais peur qu'elle ne prenne aucun plaisir à incarner ce personnage. Et puis nous nous sommes apprivoisées, nous nous sommes comprises, et elle a accepté de me suivre là où je voulais l'amener. Vers ce personnage de femme puissante, ancrée, belle, bouleversante.

Mais je vous ai interrompue avant que vous ne me parliez de votre rencontre avec Denis Podalydès, le troisième membre de ce trio.

Eh bien là encore : un miracle ! Denis Podalydès, l'homme le plus occupé de France après Emmanuel Macron, cet acteur éblouissant, passionnant... J'osais à peine le solliciter pour un second rôle. J'ai pris mon courage à deux mains, je lui ai fait passer le scénario par son agent, avec une petite lettre pour lui déclarer toute mon admiration. Il m'a répondu le lendemain, et c'était pour me dire oui sans réserve. Je n'en revenais pas. J'étais abasourdie. Lui seul pouvait donner au personnage de Daniel ce mélange de force et de faiblesse, sans jamais le rendre ridicule. Il apportait aussi toute sa subtilité, son intelligence et son fabuleux sens de la comédie. Il a été d'une grande générosité avec moi et avec le film.

Que pourriez-vous nous dire des hommes, dans ce film majoritairement féminin ?

Il y en a beaucoup autour d'Anaïs !

Daniel/Denis, cet éditeur en couple avec Émilie/Valeria et qui va avoir une aventure avec Anaïs, est à la fois l'archétype du mâle bourgeois sûr de son bon droit, et un homme touchant par sa naïveté, sa fragilité, sa maladresse. À côté des deux femmes qui sont si flamboyantes, il finit presque par nous attendrir tant il passe à côté de ce qui se joue. Il est vrai que ce personnage devait aussi servir à ramener de la comédie dans la partie bretonne. Là-bas, au château, il fait figure de fâcheux, au sens où Molière l'entendait : il débarque au mauvais moment, au mauvais endroit, comme un chien dans un jeu de quilles.

Le premier fiancé d'Anaïs, Raoul, joué par Christophe Montenez, c'est au contraire le préposé à la raison, qui se pose la bonne question : qui est cette cinglée adorable que j'aime ? Il est là pour dire à Anaïs ses quatre vérités, et je crois que cela nous fait du bien. Il est en quelque sorte un relais du spectateur à l'intérieur du film : il porte un regard sur le personnage.

Quant à Balthazar, le jeune frère d'Anaïs, joué par Xavier Guelfi, il fait clairement office de contrepoint comique : aussi lymphatique qu'Anaïs est survoltée. Et affublé de son lémurien Gilbert, que j'ai inventé, aussi, pour créer une continuité comique tout au long du film.

Enfin, il y a le personnage de Yoann, un garçon à tout faire interprété à merveille par Jean-Charles Clichet. C'est peut-être dans la confrontation Anaïs/Yoann qu'on se rapproche le plus de Rappeneau et de son Sauvage, dont je parlais plus haut.

Votre film entremêle résolument la légèreté et la gravité.

Oui, c'était une envie profonde, dès le départ. Je voulais que le film fasse coexister différents registres : le second degré comique et le premier degré sentimental (qu'il s'agisse de l'amour pour Émilie ou de la douleur liée à la maladie de la mère). Ces tonalités ne sont pas exclusives les unes des autres, au contraire, la vie les mélange constamment, et j'aime les films qui ressemblent à la vie, qui en restituent la complexité.

C'est aussi que j'ai horreur du pathos, alors je fais toujours en sorte de désamorcer les émotions trop « lourdes » en passant très vite à autre chose.

Les Amours d'Anaïs, c'est surtout un amour fou qui va relier une jeune femme et une femme mature ?

Oui, mais je ne voulais surtout pas faire un film « spécialisé ». Mon film ne raconte pas la conversion d'une jeune femme à l'homosexualité. Même si ce désir neuf perturbe Anaïs, elle ne se pose jamais la question de son orientation sexuelle. Et je revendique que cela ne soit pas un sujet, à une époque où les gens s'autorisent enfin à aimer autrement. Il n'est question que du désir, qui pulvérise toutes les frontières, celles des genres assignés, celles des codes sociaux, celles des différences d'âge aussi. L'histoire d'Anaïs et d'Émilie, c'est le récit d'une rencontre atomique entre deux subjectivités. Une histoire d'amour et de désir qui passe aussi par l'esprit et par l'intelligence.

La dernière réplique du film est très belle : « Je ne suis pas d'accord ». Avec quoi est-ce que vous n'êtes pas d'accord ?

Oh, avec tout ! Vivre est un problème, le monde est un problème... Mais si vous voulez que je vous donne une seule réponse, je vous dirai que je ne suis pas d'accord avec la peur et la résignation. Je pense comme Anaïs (et comme Annie Ernaux) : renoncer à une passion, ce serait criminel, ce serait une insulte à la vie.

Entretien réalisé par Gérard Lefort en mai 2021.

À PROPOS DE CHARLINE BOURGEOIS-TACQUET

Après des études de lettres et des cours de théâtre, Charline Bourgeois-Tacquet travaille un temps dans l'édition. En 2016, elle réalise un premier court-métrage autoproduit. Elle est remarquée en 2018 avec son second court, Pauline asservie, sélectionné à la Semaine de la Critique, puis au Festival de Clermont- Ferrand où il reçoit la Mention Spéciale du Jury et le Prix de la Presse Télérama. Il est présélectionné aux César 2020 et récompensé dans de nombreux festivals internationaux. Les Amours d'Anaïs est son premier long-métrage.



ENTRETIEN AVEC ANAÏS DEMOUSTIER

Vous avez déjà joué en 2008 dans le court métrage de Charline Bourgeois-Tacquet, Pauline asservie. Les Amours d'Anaïs, c'est une suite ?

Le lien, d'un film à l'autre, c'est le goût du cinéma, l'envie de poursuivre un compagnonnage avec Charline suite au court métrage, et avant tout le lien c'est celui du personnage qui s'est développé du court au long, ce qui est passionnant pour une actrice. De Pauline à Anaïs, c'est effectivement une suite mais au sens musical. On reprend les mêmes thèmes et on les interprète autrement. Bien sûr Pauline et Anaïs sont très proches. Des filles au débit de mitraillette, un peu débordées par leurs émotions et parfois insupportables. Mais ce qui relie Pauline à Anaïs c'est la liberté, la singularité, une façon très franche d'assumer ses choix et d'agir en fonction d'eux. Il était important pour moi qu'Anaïs garde un aspect comique qui était là dans le court métrage et Charline m'a permis de lui en parler au moment de l'écriture.

Le fait que le personnage porte votre prénom, handicap ou facilité ?

C'était parfois déstabilisant, il m'arrivait parfois de m'étonner d'entendre mon prénom... Mais certains dialogues me parvenaient peut-être encore plus directement. Ce trouble d'identité m'a plus apporté que dérangé. Anaïs c'est une jeune femme qui est à la fois dans le raisonnement et dans la perte de contrôle, ébranlée par la force de son désir.

C'est une ambivalence qui vous est familière ?

Je me sens très proche d'elle. J'ai dans ma propre vie son énergie, sa rapidité, son tonus. Je concède que pour les proches ça peut parfois être déconcertant et même exténuant. Anaïs a un côté frontal, c'est un genre de bulldozer qui a le goût de l'absolu, de grandes ambitions, elle croit vraiment à toutes les possibilités de l'existence.

Et parmi toutes ces possibilités, il y a la rencontre avec Émilie, une femme mature...

Anaïs se fout complètement de l'homosexualité qui se pointe. Elle est sensible et libre, ultra réceptive à toute forme de sensualité d'où qu'elle vienne. Un brin excitée aussi par la transgression qu'une aventure entre femmes peut générer. J'aime que le film ne fasse pas un sort à cette question de l'homosexualité.

Émilie c'est Valeria Bruni Tedeschi, et à ses côtés son mari, Daniel, est joué par Denis Podalydès. Étiez-vous impressionnée ou intimidée de côtoyer ces deux comédiens renommés ?

Intimidée non. Pas du tout. Mon rapport à mes partenaires ne se situe jamais là. J'ai eu énormément de plaisir à jouer avec eux car je les admire beaucoup, et, comme au tennis, il est plus facile d'être bon avec un bon joueur en face.

Valeria est une actrice passionnante parce que souvent fragile, absolument pas technique et très généreuse. Humainement c'est une femme incroyable et il était heureux et important pour le film que le rapport entre nous soit beau. J'avais tout simplement confiance en elle et je crois que ce fut réciproque. Sans compter, ce qui n'est pas rien, sur son humour et son ouverture d'esprit. Avec Denis, ce fut aussi tout le temps parfait. Il a un jeu d'une incroyable subtilité. C'est un comédien du détail. D'une grande intelligence. C'est passionnant à regarder. Valeria et Denis, c'était l'autoroute du soleil.

Charline Bourgeois-Tacquet est très précise et exigeante dans ses indications sur la place des acteurs dans l'espace, la chorégraphie de leurs déplacements ?

En effet, c'est parfois au centimètre près. Mais je réagis plutôt bien à la contrainte, j'aime autant ça que les longs textes que Charline a écrits et que j'ai pris un immense plaisir à mémoriser. C'est une réalisatrice qui est aussi une auteure. Le plus difficile pour moi c'est d'exister dans un cadre parfois très serré. Mais le paradoxe c'est que c'est justement ce cadre qui favorise parfois l'abandon et la surprise. Dans la direction de Charline et dans son encadrement, j'ai dû chercher la vie et la folie du personnage. Anaïs cherche à tout comprendre et à théoriser sur la vie et les événements et elle comprend surtout que parfois les choses n'ont pas de sens, lui échappent.

Comment résumeriez-vous Anaïs ?

Par le fait justement qu'on ne peut pas la résumer. C'est ce qui me plaît chez elle et chez Émilie. Leur complexité. Ce sont deux aventurières de la singularité. Les Amours c'est l'histoire très simple d'un apprentissage et d'une transmission. Émilie, modèle de charisme et d'autorité, transmet à Anaïs que l'émotion et la sensualité ne sont pas des handicaps, et qu'il faut chercher à en faire quelque chose. De son côté Anaïs dit à Émilie qu'il ne faut pas craindre les dérangements du désir.

Entretien réalisé par Gérard Lefort en mai 2021.



LISTE ARTISTIQUE

Anaïs	Anaïs Demoustier
Emilie	Valeria Bruni Tedeschi
Daniel	Denis Podalydès, sociétaire de la Comédie-Française
Yoann	Jean-Charles Clichet
Balthazar	Xavier Guelfi
Raoul	Christophe Montenez, de la Comédie-Française

Avec la participation d'Anne Canovas et de Bruno Todeschini

LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation	Charline Bourgeois-Tacquet
Image	Noé Bach
Montage	Chantal Hymans
Ingénieur du son	Mathieu Villien
Assistante mise en scène	Marie Willaume
Décors	Pascale Consigny
Costumes	Léa Forest
Scripte	Caroline Steff
Direction de production	Kim Nguyen
Montage son	François Méreu
Mixage	Vincent Verdoux
Musique	Nicola Piovani
Produit par	David Thion - Stéphane Demoustier Philippe Martin - Igor Auzépy
Une production	Année Zéro et Les Films Pelléas
En coproduction avec	Arte France Cinéma, Odessa Productions
Avec la participation de	Canal +, Ciné +, Arte France
Avec le soutien de	Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée, La Région Bretagne et La Région Pays de la Loire en partenariat avec le CNC
En association avec	Haut et Court Distribution, Be For Films et Manon 11, Cinéma 15, Indéfilms 9, Cinéaxe 2
Développé avec le soutien de	Cinéma 13 développement Cinéaxe Développement, Procirep – Angoa
Ventes Internationales	Be for Films
Distribution Suisse	Frenetic Films